

L'ANCRAGE SYMBOLIQUE DES ŒUVRES EPISTEMOLOGIQUES DE GASTON BACHELARD, MICHEL SERRES ET EDGAR MORIN.

I. CONTEXTE THEORIQUE ET PROJET DE DEMONSTRATION

Dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, DURAND (1968) soutient que la fonction d'imagination, loin d'être secondaire, s'avère « transcendantale ». L'imaginaire, irréductible à un ornement irrationnel qui demeurerait parqué dans les domaines du rêve et de la fantaisie, constitue le « dénominateur commun » à partir duquel « toute pensée rationalisée se déploie ». Dès lors, c'est par l'étude des attitudes de l'imagination que l'on parvient aux structures générales de la représentation. Si « toute pensée repose sur des images générales », ce sont les archétypes qui assurent la jonction entre imaginaire et processus rationnels. L'« idée » est alors conçue comme l'actualisation d'un archétype élémentaire dans un contexte épistémologique singulier. S'ensuit que la science, comme la philosophie, ne « se débarrasse jamais complètement du halo imaginaire ».

Partant de l'intuition que « l'image promet un système de cohérence logico-philosophique », Durand repère l'ancrage symbolique de diverses doctrines, en les rapportant à l'une des trois constellations imaginaires (lesquelles sont détaillées ci-après). Ainsi, les philosophies idéalistes et dualistes se modèlent à l'occasion de la *structure schizomorphe* où prévalent les logiques d'analyse et d'exclusion. Les approches dialectiques s'esquissent, quant à elles, en lien avec la *structure synthétique*. Enfin, la *structure mystique* inspire les systèmes réalistes, monistes ou immanentistes. En définitive, des correspondances peuvent être établies entre régimes de la représentation et programmes philosophiques.

Une telle connexion affecte-t-elle le domaine scientifique ? QUIDU (2012) démontre qu'un ensemble de paradigmes innovants (théorie des systèmes dynamiques, énapaction, anthropologie cognitive,...) présentent une inscription franche dans les structures mystique et synthétique de l'image. La structure mystique accorde un primat aux thèmes de la sensibilité et de la singularité quand la syntaxe synthétique privilégie l'historicité, la pluralité et la totalité. L'espace de la pensée symbolique apparaît alors comme « un réservoir de représentations structurantes » (BERTHELOT J. M., 1990) pour l'activité scientifique. Déjà JUNG (cité par DURAND G., 1968, p. 73) soutenait que « les images qui servent de base aux théories scientifiques se tiennent dans les mêmes limites que celles inspirant contes et légendes ».

Si des homologies ont été identifiées entre d'un côté espace imaginaire et de l'autre science et philosophie, qu'en est-il pour la philosophie des sciences ? Les analyses épistémologiques sont-elles influencées par des archétypes fondamentaux ? Afin d'éprouver cette hypothèse, a été constitué un

corpus homogène composé de trois ouvrages épistémologiques. Produits par des auteurs internationalement reconnus et fréquemment repris, ils peuvent être considérés comme des « modèles exemplaires » (BERTHELOT J. M., 1990), représentatifs de leur œuvre. Ont ainsi été étudiés : *La formation de l'esprit scientifique* de Gaston BACHELARD (1938) ; *La connaissance de la connaissance* d'Edgar MORIN (1986) ; *Éclaircissements* de Michel SERRES (1992). Notons que ces trois ouvrages peuvent être considérés comme des textes « programmatiques » voire des « professions de foi épistémologiques ». Ceux-ci ont l'avantage d'exposer, en les justifiant, les présupposés épistémiques et ontologiques fondamentaux de leur auteur. De ce fait, ils se prêtent particulièrement bien à une analyse de type archétypologique. Dans une étape empirique ultérieure et dans l'optique de compléter notre enquête sur l'ancrage symbolique des œuvres de BACHELARD, SERRES et MORIN, il pourrait s'avérer utile d'appliquer notre grille d'analyse à des réflexions plus « appliquées », à l'occasion desquelles les principes épistémiques et ontologiques généraux sont mobilisés par les épistémologues à propos d'objets empiriques spécifiés et de théories circonscrites. A titre d'illustrations, pourraient être inclus dans ce corpus complémentaire *Le pluralisme cohérent de la chimie moderne* (1929) ou *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* (1951) pour Gaston BACHELARD ; *Les origines de la philosophie* (2011) ou *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques* (1990) pour Michel SERRES ; *La vie de la vie* (1985) ou *Sociologie* (2007) pour Edgar MORIN.

L'analyse empirique, structurée par la classification isotopique des images de DURAND (voir ci-après), vise à dénouer la matrice imaginaire sous-jacente aux trois ouvrages. Ceux-ci possèdent des « dominantes symboliques » contrastées : chez BACHELARD, l'affirmation d'une sensibilité aux thèmes schizomorphes se double d'une contestation des sémantiques mystique et synthétique (QUIDU M. & FAVIER-AMBROSINI B., 2013). De leur côté, SERRES et MORIN partagent une critique de la syntaxe schizomorphe en prenant respectivement appui sur les structures mystique et synthétique. Au final, chacune des trois constellations symboliques identifiées par DURAND est en mesure d'inspirer une philosophie des sciences singulière. Après la science et la philosophie, l'épistémologie n'échappe pas à l'influence persistante de la pensée symbolique. Y compris en épistémologie, « les concepts les plus purs ne peuvent se détacher tout à fait du sens figuré originel » (DURAND G., 1968).

II. ARCHETypOLOGIE GENERALE ET CLASSIFICATION ISOTOPIQUE DES IMAGES

DURAND (1968) répertorie et catégorise les archétypes fondamentaux autour desquels s'organisent les images dans divers domaines de la pensée (mythe, art, religion, philosophie, science...). Sur la base de cette méthode dite par « convergence », sont identifiées trois

constellations symboliques : les structures schizomorphe, mystique et synthétique. Celles-ci se caractérisent par des principes logiques et des registres métaphoriques singuliers. Le *Tableau n°1* récapitule l'architecture générale de la classification isotopique.

	<i>REGIME DIURNE</i>	<i>REGIME NOCTURNE</i>	
	<i>Structure schizomorphe</i>	<i>Structure mystique</i>	<i>Structure synthétique</i>
Principes logiques	Exclusion ; Antithèse.	Analogie ; Ambivalence.	Reliance, Dialogique.
Schémes verbaux	Distinguer ; Séparer.	Confondre ; Descendre.	Tisser ensemble ; Lier.
Archétypes épithètes	Pur contre souillé ; Clair contre sombre.	Chaud ; Intime. Profond ; Caché.	Pluriel ; Complémentaire.
Archétypes substantifs	La lumière contre les ténèbres ; L'arme contre le lien.	Le récipient, La coupe ; Le centre ; L'essence.	La roue ; Le cycle.
Organes sensoriels	Vision.	Viscéroception.	Kinesthésie.

Tableau n°1: architecture générale de la classification des images (d'après DURAND G., 1968).

La structure *schizomorphe* promeut une logique identitaire, de non-contradiction et d'exclusion. Y dominant les schèmes de distinction, d'opposition et de hiérarchisation. C'est le régime de l'antithèse et de la polémique. Clarté, et pureté prévalent face au mélange et au lien. L'analyse et l'abstraction sont valorisées. La cohérence interne du système est convoitée ; ce qui n'y entre pas est évacué. L'unité, la solidité, l'immutabilité comme l'universalité sont des valeurs privilégiées. Afin de contrecarrer l'angoisse du mouvant et du fuyant, sont préconisées les vertus de la modélisation et de la géométrisation euclidienne.

La structure *mystique* s'organise, quant à elle, autour des principes de l'analogie et de la polysémie. Les schèmes cognitifs sont ceux de la descente, de l'accueil et du mélange. Il s'agit de creuser, de plonger vers le centre pour atteindre la source mystérieuse voire la quintessence profonde. Les registres de l'intime, du chaud, du lent et du visqueux sont organisateurs. L'intuition et la sensibilité sont revalorisées alimentant un mouvement vital autant qu'une intention de communion, de ré-enracinement.

Enfin, la structure synthétique met en scène les logiques de la dialectisation et de la reliance. Les contraires sont conciliés au moyen du facteur temps. L'historicisation y est capitale. Prédomine en effet une vision cyclique et rythmique du monde, où les métamorphoses se succèdent et le négatif est intégré. Ce qui permet de lier ou de tisser ensemble est mis en avant. L'alternance, la

complémentarité et la trinité constituent des attracteurs puissants. Il s'agit bien d'assurer les médiations et croisements, bref d'organiser la multiplicité au sein d'une totalité systémique.

À cette classification tripartite, DURAND ajoute une méta-bipartition *diurne-nocturne* au sein de laquelle la structure schizomorphe, considérée comme le régime diurne de l'imaginaire, s'oppose à la luxuriance combinée des structures synthétique et mystique, qualifiée de régime nocturne. Celles-ci se liguent contre l'exclusivité et l'agressivité du premier régime. Le *Tableau n°2* récapitule ces données, en usant de catégories, non plus linguistiques, mais sémantiques (conceptions de l'espace, du corps, du mouvement...).

	<i>REGIME DIURNE</i>	<i>REGIME NOCTURNE</i>	
	<i>Structure schizomorphe</i>	<i>Structure mystique</i>	<i>Structure synthétique</i>
Conception du mouvement	Ascension, redressement. Immobilité ; immuabilité.	Descente ; plongée. Mouvement vital et lent.	Va-et-vient ; copulation Rythme ; musique.
Conception de la matière	Solidité ; rigidité ; Régularité ; stabilité ; pureté.	Fluide ; visqueux ; chaud ; Quintessence ; nourriture.	Polymorphisme ; Germe ; Lune.
Conception du corps	Péchés ; vices ; Vision.	Avalage ; digestion ; Goût ; olfaction.	Sexualité ; Kinesthésie.
Conception de l'espace	Linéarité ; espace euclidien ; Verticalité ; centralité ; le sommet <i>versus</i> le gouffre.	Profondeur ; caverne ; Miniature ; Circulation d'échelles.	Roue ; cercle ; cycle ; Spirale.
Conception du temps	Progressisme ; démarcation ; Dépassement des erreurs.	Filiation ; Régession infantile	Renaissance ; arbre ; Devenir historique.
Conception de la connaissance	Abstraction ; idéalisation ; Schématisation ; cohérence ; Décomposition ; analyse.	Intimité ; intuition ; sensibilité Analogie ; polysémie ; Négation de la négation.	Totalité ; globalité ; Synthèse ; dialectique ; Reliance ; interactions.
Conception de l'altérité	Exclusion ; opposition ; Antithèse ; polémique ; Clôture.	Pluralité ; profusion ; Mélange ; fusion ; communion; Accueil ; homogénéisation.	Conciliation des contraires Complémentarité; Alternance ; Trinité.

Tableau n°2 : la classification des images à partir d'une catégorisation sémantique.

Au final, pour DURAND, le patrimoine de l'imaginaire se subdivise en trois bassins matriciels regroupés en deux régimes. Chaque structure peut constituer un réservoir de représentations structurantes pour la réflexion épistémologique.

III- ANCRAGE SYMBOLIQUE DE L'ŒUVRE EPISTEMOLOGIQUE DE GASTON BACHELARD

Des sensibilités ontologiques résonnant avec la structure schizomorphe

Dans *La formation de l'esprit scientifique*, un premier pilier de l'épistémologie bachelardienne réside dans l'idée d'un progrès des connaissances par rupture franche avec le passé préscientifique. Cette conception résonne avec l'imaginaire diurne en ce qu'il convient de rompre définitivement avec une antériorité erronée grâce à une activité polémique constante : « c'est en termes d'obstacle qu'il faut poser le problème du progrès des connaissances » (BACHELARD G., 1938, p. 15). Tout savoir apparaît ainsi comme « une difficulté vaincue » (BACHELARD G., 1938, p. 20), « une mutation brusque qui doit contredire un passé » (BACHELARD G., 1938, p. 16).

Cette lutte continuelle est teintée d'« héroïsme intellectuel » (BACHELARD G., 1938, p. 164) : « l'abandon des connaissances de sens commun est un sacrifice difficile » (BACHELARD G., 1938, p. 269). Se détacher des « valorisations inconscientes » exige une « sortie de soi », un « effort personnel de dé-subjectivation ». Et BACHELARD de citer KIPLING : « si tu peux voir s'écrouler l'ouvrage de ta vie et te remettre au travail ; si tu peux souffrir, lutter, mourir sans murmurer, tu seras un homme mon fils » (BACHELARD G., 1938, p. 301). Au final, « nous ne comprenons la nature qu'en lui résistant » (BACHELARD G., 1938, p. 28). Un tel combat se double d'une charge expiatoire : « il faut commencer les leçons d'objectivité par une confession de nos fautes intellectuelles » (BACHELARD G., 1938, p. 289). La conquête du vrai s'apparente à un « repentir intellectuel », à un combat contre la « décadence ». Il s'agit de « rompre avec l'orgueil et la cupidité des certitudes » (BACHELARD G., 1938, p. 290). L'épistémologie se déplace ici sur le terrain de la moralisation ascétique, typique du régime diurne.

La thèse de la rupture épistémologique, en ce qu'elle distingue de façon univoque un passé inéluctablement obsolète et un futur nécessairement prometteur, est sous-tendue par une pensée *disjonctive* (MORIN E., 1986). L'œuvre de BACHELARD est en effet traversée par une série de scissions, oppositions et autres discriminations, solidaires de la structure schizomorphe. Il en va ainsi de la partition normative erreur *versus* vérité : « la raison évoluée permet de juger les erreurs du passé » (BACHELARD G., 1938, p. 19). Plus généralement, toute pensée anxieuse réclame « des occasions de distinguer, de préciser » et se méfie « des identités plus ou moins apparentes » (BACHELARD G., 1938, p. 19). A l'opposé de l'obsession préscientifique d'une « corrélation totale des phénomènes », l'épistémologue fait travailler la science sur des « systèmes clos ». Le schème de la séparation transparaît ensuite dans l'antinomie expérience sensible *versus* expérimentation scientifique : « tout savoir scientifique contredit l'expérience familière ». BACHELARD s'oppose ici

au « sensualisme qui reçoit directement ses leçons d'un donné clair et constant » (BACHELARD G., 1938, p. 27).

La lutte bachelardienne « contre les sensations » traduit une hostilité fondamentale vis-à-vis de la corporéité savante, considérée comme génératrice systématique d'erreurs (QUIDU M., 2011). Cette vision d'une chair pécheresse est typique du symbolisme diurne. Il s'agira donc de « dépouiller » la connaissance objective des « appétits, instincts et intérêts vitaux ». L'auteur entend montrer « comment la hiérarchie du savoir a été redressée en écartant la considération primitive de cet objet privilégié qu'est notre corps » (BACHELARD G., 1938, p. 179). Pour ce faire, le savant privilégie « la saine abstraction », véritable « devoir scientifique » (BACHELARD G., 1938, p. 12). L'abstraction, valorisée dans la sémantique diurne, « débarrasse l'esprit, l'allège, le dynamise » (BACHELARD G., 1938, p. 8).

Au final, l'œuvre de BACHELARD valorise un ensemble de thèses (rupture, héroïsme, dissociation) en ligne avec la structure schizomorphe de l'image. Les obstacles épistémologiques fustigés entrent quant à eux en résonance avec le régime nocturne, notamment dans sa composante mystique.

Une majorité d'obstacles épistémologiques en lien avec la structure mystique

BACHELARD récuse tout d'abord l'intuition, la subjectivité et la sensibilité, valeurs cardinales de la syntaxe mystique, comme mode de connaissance : il convient de « critiquer le complexe impur des intuitions premières » (BACHELARD G., 1938, p. 21). Toute connaissance primitive « charge fatalement l'objet d'impressions subjectives » (BACHELARD G., 1938, p. 251) : « ce qu'il y a de plus immédiat, c'est encore nous-mêmes, nos sourdes passions » (BACHELARD G., 1938, p. 54). Dans la pensée préscientifique, « on éprouve plus qu'on ne prouve » (BACHELARD G., 1938, p. 62).

L'inquiétude bachelardienne vis-à-vis des désirs inconscients débouche sur une réticence plus large vis-à-vis de l'analogie, typique de l'imaginaire mystique : en effet, « les métaphores portent toujours le signe de l'inconscient » (BACHELARD G., 1938, p. 233). Parce que « l'image croit expliquer alors qu'elle ne fait que fasciner », il faut être « iconoclaste » (BACHELARD G., 1938, p. 94).

Remplaçant la connaissance par l'admiration, l'imagerie bloque la pensée et s'érige en schéma universel. Ce faisant, elle débouche sur les écueils d'unification abusive. Ce déficit de distinction, caractéristique de la sémantique mystique, s'actualise dans l'idée préscientifique de « nature homogène » et de « corrélation totale des phénomènes ». Abusant des déterminations réciproques, « on ne peut concevoir que l'expérience se compartimente » (BACHELARD G., 1938, p.

105). Or, « plus court est le procédé d'identification, plus pauvre est la pensée expérimentale » (BACHELARD G., 1938, p. 69).

L'auteur récuse ensuite la tendance réaliste à « considérer le réel comme un bien personnel » (BACHELARD G., 1938, p. 157). Le « complexe du petit profit » débouche sur « une valorisation subjective de la matière », thème mystique : en effet, la substance matérialise la volonté de conserver. Dès lors, le réaliste « accumule dans la matière des puissances et vertus qui lui seraient intimes » (BACHELARD G., 1938, p. 123). Ces qualités doivent en outre être « concentrées » dans une « quintessence » : il s'agit de « posséder beaucoup sous un moindre volume » (BACHELARD G., 1938, p. 166). Préserver cette grande valeur exige de la dissimuler en profondeur : ainsi, s'associent condensation du bien et « mythe du trésor caché » (BACHELARD G., 1938, p. 166). S'ensuit une valorisation du schème, mystique lui aussi, de la pénétration : « si la substance a un intérieur, on doit chercher à la fouiller pour l'extraire » (BACHELARD G., 1938, p. 122). Cette plongée vers le précieux noyau se réalisera au travers de « lentes macérations » (BACHELARD G., 1938, p. 145).

Symptomatiques de la sémantique mystique, les thèmes de la digestion et de l'avalage sont omniprésents dans la mentalité préscientifique. Face à l'angoisse de la perte, « la digestion est la garantie la plus sûre de posséder » (BACHELARD G., 1938, p. 167). Dit autrement, « le réaliste est un gourmand, le réel un aliment » (BACHELARD G., 1938, p. 203). Le ventre est au centre de toutes les attentions : ainsi, pour l'alchimiste, « tout intérieur est un ventre qu'il faut ouvrir » (BACHELARD G., 1938, p. 230). La terre est elle-même vue comme un « vaste appareil digestif » (BACHELARD G., 1938, p. 211).

Le mythe de la digestion est l'actualisation singulière d'un obstacle plus général, l'animisme. La référence à la vie est d'inspiration mystique. BACHELARD fustige la « valorisation inconsciente, quasi fétichiste, de la vie » (BACHELARD G., 1938, p. 180), notamment lorsque cette dernière s'érige en « instructeur d'analyse des objets physiques » (BACHELARD G., 1938, p. 194). Cette intuition est d'autant plus « envahissante » qu'elle est chargée affectivement d'un « vouloir-vivre inconscient » (BACHELARD G., 1938, p. 194). L'être, craintif et solitaire, veut retrouver la vie partout et se fondre dans un grand Tout. Se manifeste ici une aspiration mystique à la communion universelle, qui transparaît dans la recherche d'interaction entre phénomènes hétéroclites, à des échelles distinctes : « ce qui est vrai du grand doit l'être du petit » (BACHELARD G., 1938, p. 105). Or, « rien n'est plus antiscientifique que d'affirmer sans preuves des causalités entre ordres distincts de phénomènes » (BACHELARD G., 1938, p. 262).

Une hostilité seconde vis-à-vis d'obstacles en ligne avec la structure synthétique

Si la plupart des écueils épistémologiques ont été rapprochés de la sémantique mystique, une minorité d'entre eux résonnent avec la structure synthétique. BACHELARD évoque tout d'abord le « mythe de la génération » associé à l'idée d'une « fécondité des minéraux » (BACHELARD G., 1938, p. 190). S'y joue la problématique, synthétique, de la croissance : « la substance, enrichie d'un germe, s'assure un devenir » (BACHELARD G., 1938, p. 230). La référence à l'acte sexuel devient explicite dans les opérations alchimiques, décrites comme des « copulations » (BACHELARD G., 1938, p. 228). Par ailleurs, l'alchimiste, « sentant sa puissance sexuelle menacée », est animé d'un « espoir de rajeunissement » (BACHELARD G., 1938, p. 235).

Une connexion est ensuite établie entre la sexualité et le mystère : « la génération est le premier secret que l'enfant doit affronter » (BACHELARD G., 1938, p. 221). Par extension, « puisque la libido est mystérieuse, s'établit la réciproque, tout ce qui est mystérieux éveille la libido » (BACHELARD G., 1938, p. 221). Une science naissante passera donc nécessairement par une « phase sexualiste » (BACHELARD G., 1938, p. 239). Le thème de la fécondation débouche enfin sur celui de l'intégration des contraires, typiquement synthétique : « dans un métal, sont distinguées des puissances sexuelles opposées. La génération est une conciliation des hautes et basses valeurs du bien et du mal » (BACHELARD G., 1938, p. 229).

L'ancrage symbolique de l'œuvre de BACHELARD : bilans et nuances

Globalement, l'épistémologie bachelardienne valorise un ensemble de thèmes résonnant avec la structure schizomorphe (rupture, dissociation...). Sur la base de cette sensibilité diurne, est dénoncée une série d'obstacles assignables au régime nocturne ; et en son sein principalement à la sémantique mystique (réalisme, substantialisme, animisme) puis secondairement à la syntaxe synthétique (mythe de la génération).

Ce tableau doit être nuancé, certaines réflexions de BACHELARD s'écarteraient de la cohérence symbolique ci-avant démontrée. Il en va ainsi de la lutte menée contre l'immobilisme de l'esprit, là même où l'immutabilité constitue un pilier diurne. L'épistémologue entend en effet lutter contre « la somnolence du savoir » : « ce qui sert la vie l'immobilise, ce qui sert l'esprit le met en mouvement » (BACHELARD G., 1938, p. 300). Dans cette « épistémologie au travail » (CANGUILHEM G., 1968), le scientifique devient « une espèce qui souffre de ne pas muter » (BACHELARD G., 1938, p. 18). D'autres écarts ponctuels à la dominante symbolique peuvent être relevés. L'auteur se méfie par exemple des « lumières trop focalisées », là même où la clarté constitue une valeur diurne : « ce n'est pas en pleine lumière mais au bord de l'ombre que le rayon en se diffractant nous confie ses secrets »

(BACHELARD G., 1938, p. 287). BACHELARD dénonce enfin l'espoir, alchimique et diurne, de purification.

IV- L'ANCRAGE SYMBOLIQUE DE L'ŒUVRE EPISTEMOLOGIQUE DE MICHEL SERRES

Critique de nombreuses conceptions résonnant avec la structure schizomorphe

Dans *Éclaircissements* (SERRES M., 1992), Serres fustige tout d'abord une conception diurne d'un espace-temps géométrique, euclidien et linéaire. Ainsi, le temps ne coule-t-il pas, de façon métrique et laminaire, « selon une ligne ou un plan » (SERRES M., 1992, p. 88) mais « de manière turbulente et chaotique ; il percole » (SERRES M., 1992, p. 91). Ici, l'attrance pour la non linéarité nocturne renforce l'hostilité vis-à-vis de la régularité schizomorphe. Cette répulsion est d'autant plus prononcée que la ligne se double d'une direction devenant ainsi flèche. Ce symbole se concrétise notamment dans une temporalité progressiste et téléonomique, que conteste ironiquement l'épistémologue : « autrefois, on rêvait ; maintenant, nous pensons » (SERRES M., 1992, p. 79). Serres rejette cette idéologie du progrès par rupture franche avec un passé irrémédiablement obsolète, parce qu'elle est doublement « impérialiste » et « disjonctive ».

Elle est tout d'abord *impérialiste* en ce qu'elle exprime une volonté de puissance narcissique, typique de l'imagination diurne dont la matrice est le réflexe de redressement postural. Ce dernier recèle un désir viril de domination, guerrière et égocentrique : « de même que dans l'espace nous nous situons au centre, pour le temps, par le progrès, nous ne cessons d'être au sommet, à l'extrême perfection du développement » (SERRES M., 1992, p. 75). Dit autrement, « nous avons toujours raison pour la simple, banale et naïve raison que nous vivons au moment présent ». Au final, « la courbe que trace l'idée de progrès projette dans le temps la vanité exprimée dans l'espace par le centre » (SERRES M., 1992, p. 75).

La temporalité finaliste s'avère ensuite *disjonctive* en ce qu'elle distingue et oppose de façon univoque un « avant dépassé » et un « après prometteur » : « la coupure temporelle équivaut à une expulsion dogmatique » (SERRES M., 1992, p. 79). Cette logique manichéenne de dissociation et d'exclusion est typique de l'imaginaire diurne. Serres la récuse systématiquement, dénonçant par exemple la séparation classique des sciences et des humanités et l'exclusion de ces dernières du raisonnement.

La répulsion de SERRES vis-à-vis des cloisonnements actualise une angoisse plus profonde des pétrifications. Ainsi écrit-il : « le rapport entre les sciences et les lettres était tellement gelé que deux éternités se regardaient comme des chiens de faïence, comme deux lions de pierre devant un

portail » (SERRES M., 1992, p. 75). La rigidité et la dureté constituent des piliers caractéristiques du régime diurne que SERRES entend tenir à distance : « tout n'est pas solide et fixe. Un édifice solide et fixe ne peut comprendre les fluctuations ». Parce qu'il donne le primat à l'immuabilité parméniennienne sur la mobilité héraclitéenne, à l'identité sur le mélange, le registre solide est récusé.

L'hostilité combinée du philosophe pour les thèmes diurnes de l'expansion universelle (propre au narcissique en quête de puissance) et de la sur-cohérence (typique du solide fait de régularité) débouche sur le refus des « passe-partout théoriques » et des « principes d'explication exclusifs et généraux ». A l'opposé des « théories unitaires », l'auteur reste attaché « aux singularités, aux détails locaux », partant « d'éléments disparates ». Dit autrement, « une même clé ne peut ouvrir toutes les serrures ». Il convient de proposer une alternative à « la philosophie traditionnelle qui part toujours d'un soleil divin » (SERRES M., 1992, p. 150). Cette dernière image, évoquant une source lumineuse, unique et focalisée, est également typique de l'imagination schizomorphe.

Au final, l'œuvre épistémologique de SERRES repose sur une critique de thèmes ontologiques (linéarité et géométrisme, disjonction, exclusivité) en ligne avec la syntaxe diurne. Elle s'ancre positivement sur une attirance pour le régime nocturne de l'image.

Une sensibilité prioritairement mystique

Chez SERRES, l'affinité mystique transparaît tout d'abord dans l'attrait pour la matière liquide. Ainsi, « tout n'est pas solide et fixe, mais fluide et flou » ; « la synthèse se fera parmi les fluides » (SERRES M., 1992, p. 110). Là où « les terres séparent », « les eaux se mêlent ». Le registre fluide structure une conception spécifique de la temporalité : contre la rigidité de la ligne, l'épistémologue affirme la turbulence d'un « temps qui coule comme la Seine » (SERRES M., 1992, p. 90). Le liquide évolue parfois vers la viscosité : « les solides durs ne sont que des fluides un peu plus visqueux que les autres » (SERRES M., 1992, p. 159).

Le visqueux se retrouve souvent en profondeur, thème typiquement mystique. Cette idée se traduit dans la vision « stratifiée » de l'histoire des religions qui « forme la plaque la plus profonde dans l'histoire des cultures » et permet d'« expliquer les ruptures sensibles de surface » (SERRES M., 1992, p. 56). Atteindre cette couche « immergée, enfouie, souvent opaque et noire » nécessite une plongée vers le cœur obscur. Cette descente est typique de l'imagerie mystique dont la matrice est le réflexe digestif.

Plus généralement, SERRES place le mouvement et la mobilité, schémas mystiques, au cœur de sa méthode. Celle-ci est qualifiée de « vectorielle » au sens de dynamique : ainsi, « comme le

corps, l'intelligence requiert le mouvement » (SERRES M., 1992, p. 159). Et de reconnaître : « j'erre ; je me laisse entraîner par les fluctuations » (SERRES M., 1992, p. 153). Il s'agit de « suivre les relations », définies comme « des modes de déplacement » (SERRES M., 1992, p. 153). Ceux-ci ne sont pas nécessairement rapides, à l'image de l'histoire des religions qui se meut « avec une lenteur infinie », celle-ci étant typiquement mystique.

Un ancrage secondairement synthétique

Si la plupart des partis-pris épistémologiques de SERRES puisent leur source dans un symbolisme mystique (images du fluide, du profond, de la descente), des conceptions annexes résonnent toutefois avec la sémantique synthétique. Celle-ci est tout d'abord prégnante dans la conception chaotique et complexe de l'écoulement temporel, laquelle s'oppose à la linéarité toute euclidienne de la flèche. Dans la sémantique synthétique, le symbole du chaos est valorisé en ce qu'il autorise une régénération. Le temps que conçoit SERRES est également « plissé » voire « chiffonné ». Ce thème du pliage-dépliage est d'influence synthétique ; il rappelle le rythme bipolaire du coït.

L'image du tissu évoque d'autre part l'idée synthétique de continuité et de lien contre la séparation diurne. Le souci de reliance est récurrent dans l'épistémologie de SERRES qui entend faire dialoguer sciences et humanités, classiquement dissociées dans le système universitaire. Ainsi, certains sonnets de VERLAINE « anticipent »-ils des théories actuelles du langage et de la communication (SERRES M., 1992, p. 79). Le souci de rapprocher des entités traditionnellement scindées se concrétise dans l'attraction pour la préposition « Entre », d'une « importance capitale », et le patronage d'HERMES. Cette divinité, voyageuse et messagère, qui « passe partout et connecte », est considérée par DURAND comme un emblème synthétique en ce qu'elle assure les médiations.

L'ancrage symbolique de l'œuvre de SERRES : bilans et nuances

De façon globale, la philosophie de SERRES conteste une série de conceptions ontologiques en ligne avec la structure schizomorphe : temporalité linéaire et finaliste, espace euclidien et rigide, logique d'exclusion et de séparation. Positivement, s'affirme une sensibilité pour des thèmes d'inspiration mystique principalement (registre du visqueux, plongée vers l'obscur profonde) et synthétique secondairement (chaos, reliance). Ces deux structures se liguent contre l'agressivité schizomorphe, ce qui corrobore la thèse d'une alliance nocturne (DURAND G., 1968).

Une telle dominante symbolique n'exclut pas, localement et ponctuellement, des attractions imaginaires discordantes. En effet, l'épistémologue manifeste une attirance certaine pour plusieurs valeurs diurnes, comme la cohérence, la pureté et la fulgurance qui se retrouvent dans la

démonstration mathématique. Pour SERRES, celle-ci permet d'unifier des éléments *a priori* disparates : « des systèmes philosophiques, apparemment éclatés et désordonnés, se trouvent réunis à l'aide d'un seul opérateur ; toute l'œuvre devient cohérente et unique » (SERRES M., 1992, p. 142). Dans une logique identitaire, « on montre que ce que l'on croyait différent est en fait la même chose ». Il s'agit bien de « produire de l'ordre et de la clarté là où il n'y avait que confusion et désordre » (SERRES M., 1992, p. 143). S'ensuit un résultat lumineux : « la démonstration apporte la transparence en un lieu extrêmement obscur, un rayon de soleil passant par un trou » (SERRES M., 1992, p. 143). Cette priorité ici accordée à la limpidité sur la pénombre, à l'unicité sur l'exubérance est d'inspiration clairement diurne.

Il en va de même de la quête de parcimonie, traduisant un désir d'épuration. SERRES convoite « le minimum de théorie pour le maximum de clarté » : « la démonstration la plus élégante est toujours la plus courte » (SERRES M., 1992, p. 105) ; elle « coupe les intermédiaires ». Cette économie génère une vivacité de pensée, évoquant le symbole diurne de l'éclair : « il y a une vitesse propre aux mathématiques, jouant de raccourcis foudroyants » (SERRES M., 1992, p. 104). SERRES mobilise l'« image de la lumière » pour signifier « l'éclat et la clarté de la pensée, mais aussi sa vitesse ».

V- L'ANCRAGE SYMBOLIQUE DE L'ŒUVRE EPISTEMOLOGIQUE D'EDGAR MORIN

Critique de conceptions liées au régime diurne

Dans *La connaissance de la connaissance*, MORIN (1986) fustige un mode de connaissance *disjonctif*, qui dissocie et exclut. Pareille logique de scission, typique de la structure schizomorphe, génère inévitablement, biais, aveuglements et pathologies du savoir : « ce qui morcelle et cloisonne les connaissances ne peut qu'atrophier la conscience » (MORIN E., 1986, p. 194). La « raréfaction des communications entre sciences naturelles et humaines » produit une « ignorance » (MORIN E., 1986, p. 13). Il devient dès lors impossible d'isoler le cognitif du sexuel, ou l'esprit du cerveau.

Cette hostilité vis-à-vis des pensées qui tranchent les liens traduit une hantise fondamentale à l'égard de toutes les formes de cloisonnement. Ainsi les symboles diurnes de la barrière sont-ils systématiquement récusés. L'épistémologie ne peut « s'enfermer dans des frontières strictes » (MORIN E., 1986, p. 18) et combat « la disciplinarité close ». Il n'y a pas en outre de « frontière naturelle entre science et philosophie » : leur « clôture mutuelle » ne génère que « carences et mutilations ».

Une muraille dressée dissuade par sa dureté. La critique du registre rigide, valeurs diurnes, est récurrente chez MORIN. Ce dernier refuse de considérer la conscience comme un « édifice fixe et stable » (MORIN E., 1986, p. 191) et préconise l'« abandon de la métaphore architecturale du fondement » (MORIN E., 1986, p. 231).

En renonçant à l'espoir de fonder le savoir, MORIN récuse tout à la fois la possibilité d'un « socle solide de certitude » et son hypothétique unicité : « l'idée de fondement doit sombrer avec celle de dernière analyse, de cause ultime, d'explication première » (MORIN E., 1986, p. 15). Aucun schéma exclusif ne parviendra à rendre raison de l'ensemble des phénomènes, la connaissance ayant nécessairement « plusieurs sources » (MORIN E., 1986, p. 211). MORIN s'érige ici contre l'ambition expansionniste et universaliste, typique du régime diurne. SERRES partage ce combat lorsqu'il congédie la « philosophie traditionnelle qui part toujours d'un soleil divin éclairant tout » (SERRES M., 1992, p. 150).

Cette critique du lumineux se retrouve chez MORIN qui incite à « s'aventurer en évitant la grande clarté qui tue la vérité » (MORIN E., 1986, p. 155). Parce qu'une lumière trop focalisée peut aveugler, il convient de « partir de l'obscurité tapie au cœur de toute chose » : « c'est la caverne qui permet de voir, sous forme d'ombres, ce qui en dehors nous éblouirait » (MORIN E., 1986, p. 217). Est alors explicite l'opposition à la sémantique diurne où la lumière éclatante, guide du progrès, est préférée aux sombres ténèbres, sources d'obscurantisme.

Ici se manifeste une temporalité, typiquement diurne, téléonomique et progressiste. MORIN conteste cette vision d'un vrai qui serait conquis par rupture nette avec le passé irréversiblement dépassé : « on ne peut plus croire au développement simultané de l'histoire, de la raison et de la conscience. De nouveaux obscurantismes se sont développés, de nouvelles formes d'inconscience ont pris la place des anciennes » (MORIN E., 1986, p. 197). L'auteur ne nie pas toute possibilité de progrès, mais le considère comme incertain, non exempt de régression, en un mot non-linéaire.

MORIN critique ainsi la linéarité diurne, dans la temporalité comme dans la causalité. Une causalité linéaire lie causes et effets de façon directe et univoque, ce que conteste l'épistémologue : « la relation de l'esprit au cerveau ne peut être conçue comme celle du produit au producteur, de l'effet à la cause, puisque le produit peut rétroagir sur son producteur et l'effet sur sa cause » (MORIN E., 1986, p. 73). Est affirmée une causalité circulaire et chaotique, d'influence synthétique.

Dans le prolongement de son affinité à la turbulence du chaos, MORIN se montre sensible à l'aléa, à l'indéterminé, à l'imprévisible. Il s'oppose par la même au « paradigme de la simplification » qui ne traite que « du stable et du déterminé évitant l'incertain et l'ambigu » (MORIN

E., 1986, p. 63). La valorisation de l'ordre est symptomatique du régime diurne au sein duquel le désordre grouillant et chaotique est jugé répugnant voire maléfique.

Au final, le système morinien repose sur la critique d'un ensemble de conceptions (disjonction, exclusion, solidité, linéarité) rattachées à l'imagerie diurne. Positivement, l'auteur développe des thèses d'inspiration nocturne, notamment synthétique.

Une influence prioritairement synthétique

Un pilier fort de l'épistémologie de MORIN a trait au principe dialogique. Celui-ci pense « l'association complexe, à la fois complémentaire, concurrente et antagoniste, d'instances nécessaires, ensemble, au fonctionnement d'un phénomène donné » (MORIN E., 1986, p. 98). Il convient de lier et faire dialoguer des processus que le paradigme de simplification tendait à disjoindre, isoler et opposer. Cette conciliation des contraires évoque l'imaginaire synthétique dont la matrice est le réflexe de copulation, alliant le positif et le négatif, le masculin et le féminin. Elle permet de penser le réel dans sa diversité et son épaisseur : « le maintien d'un antagonisme au sein d'une complémentarité est une condition de fécondité en matière de complexité » (MORIN E., 1986, p. 92). MORIN formalise alors une série de couples dialogiques : « vie-mort », « explication-compréhension », « raison-affectivité ». Et d'évoquer ces deux dernières instances qui, « bien qu'incompréhensibles l'une à l'autre, elles s'entre-complètent, s'entre-parasitent et s'entre-conjuguent » (MORIN E., 1986, p. 176).

Le schéma dialogique s'applique également sur trois instances. Est ainsi conçue la « trinité esprit-cerveau-culture » : « la culture est indispensable à l'émergence de l'esprit et au développement du cerveau, lesquels sont eux-mêmes indispensables à la culture qui ne prend consistance que dans et par les interactions entre les esprits-cerveaux individuels » (MORIN E., 1986, p. 75). Cette logique ternaire, typiquement synthétique, transparaît également dans l'idée d'un « cerveau triunique » (MORIN E., 1986, p. 93) intégrant des composantes « reptile, primate et humaine ». Au sein de ce cerveau complexe qui est « *un tout en étant triple* », les trois pôles sont régulés par une hiérarchie, non pas rigide, mais permutante et instable.

Une pensée diachronique, corrélative de l'idée de fluctuation, permet ici la coordination des opposés, comme le pressentait SERRES (1992) considérant que « seul le temps peut rendre possibles deux choses contradictoires » (SERRES M., 1992, p. 78). L'historicité transparaît dans la définition morinienne de l'épistémologie conçue, suivant la « métaphore musicale », comme une « construction en mouvement qui transforme dans son mouvement même les constituants qui la forment » (MORIN E., 1986, p. 15). Ce souci d'historiciser, doublé du thème rythmique et musical,

est d'inspiration synthétique contre l'immobilité diurne. Il se retrouve dans la « boucle récursive », principe qui envisage les relations réciproques, créatrices et dynamiques entre diverses instances. Ainsi la société est-elle produite par des individus produits par la société. Ici, produits et producteurs rétroagissent dans un circuit réciproque et évolutif.

La sensibilité de MORIN au symbole synthétique du cycle transparaît ici. L'esprit et le cerveau sont ainsi reliés par une « causalité circulaire » (MORIN E., 1986, p. 73). La boucle se fait parfois spirale, autre emblème synthétique d'équilibre des contraires : « le tourbillon de la pensée est animé d'un mouvement spiral » (MORIN E., 1986, p. 184). L'image du tourbillon introduit le thème, synthétique, du désordre, central dans l'épistémologie de MORIN qui intègre l'aléa et le chaos.

Un ancrage imaginaire secondairement mystique

Chez MORIN, l'ancrage prioritairement synthétique (dialogique, historicité, circularité) se double d'une affinité seconde à quelques thèmes d'inspiration mystique. Pareille sensibilité se manifeste tout d'abord dans l'attraction pour les registres du fluide et du visqueux. Ainsi, « à la place du fondement perdu, il n'y a pas le vide mais une vase d'où s'élèvent les pilotis du savoir, une mer de boue sémantique dont émerge le concevable » (MORIN E., 1986, p. 15). A l'opposé de la muraille qui sépare, la mollesse tisse : « le langage doit user de qualificatifs flous, de notions aux frontières imprécises ; ces éléments d'imprécision sont comme la matière malléable et souple qui peut lier entre elles les notions précises » (MORIN E., 1986, p. 183).

A l'instar de la précédente comparaison, le message morinien s'exprime fréquemment en images, voie typiquement mystique. L'auteur reconnaît en effet que « les multiples modes de reconnaissance et connaissance par analogie sont inhérents à toute activité cognitive » (MORIN E., 1986, p. 140). Parce qu'« elle nourrit la navette entre concret et abstrait, entre imaginaire et réel », l'analogie « stimule l'innovation » (MORIN E., 1986, p. 143). On ne saurait la discréditer sous prétexte qu'elle constitue « un mode affectif d'expression et de compréhension » (MORIN E., 1986, p. 143).

MORIN réhabilite d'ailleurs le sujet, sensible et affecté, dans l'acte de connaître : « le savoir, même rationnel, mobilise affectivité et pulsion » (MORIN E., 1986, p. 94) ; « désirs et craintes infiltrent les idées que nous croyons les plus pures » (MORIN E., 1986, p. 129). La subjectivité, valorisée au niveau mystique, est néanmoins mise sous surveillance : « ce qui anime la recherche est également ce qui la parasite » (MORIN E., 1986, p. 130).

L'ancrage symbolique de l'œuvre de MORIN : bilans et nuances

À partir d'une contestation des valeurs diurnes de séparation, d'exclusion et de rigidité, l'épistémologie morinienne affirme un ancrage nocturne, prioritairement synthétique (dialogique, dynamique, cycle) et secondairement mystique (fluidité, analogie, affectivité). Au-delà de cette dominante symbolique, MORIN fait toutefois preuve d'une tolérance, certes périphérique, à quelques idées schizomorphes intégrées dans le raisonnement dialogique. L'auteur concède ainsi que connaître suppose tout à la fois de « joindre et de disjoindre, synthétiser et analyser » (MORIN E., 1986, p. 59).

L'influence diurne transparaît aussi dans l'adoption d'une certaine tonalité messianique et finaliste. MORIN revient notamment sur son adhésion passée au communisme et l'« espoir de salut de l'humanité » (MORIN E., 2001, p. 73). Durand avait pressenti le risque de glissement de l'image synthétique du cycle vers le symbole diurne du progrès linéaire. Cette bascule semble consommée quand MORIN autoproclame son paradigme de la complexité comme révolutionnaire : « nous sommes toujours dans l'ère de la préhistoire de l'esprit. Seule la pensée complexe permet de civiliser notre connaissance » (MORIN E., 1986, p. 24).

VI- DISCUSSION

Synthèse des résultats empiriques

Le présent compte-rendu avait pour ambition de démontrer empiriquement, en prenant appui sur la classification isotopique des images (DURAND G, 1968), l'influence voire l'ancrage symbolique -d'une partie- des œuvres épistémologiques de Gaston BACHELARD, Michel SERRES et Edgar MORIN. Leurs ouvrages respectifs sont apparus comme structurés par des « dominantes imaginaires » singulières et contrastées : schizomorphe chez BACHELARD, mystique chez SERRES, synthétique chez MORIN. Chacune des trois constellations de l'image est ainsi susceptible d'inspirer une œuvre épistémologique donnée, en se constituant en réservoir de représentations ontologiques.

L'existence d'une dominante symbolique spécifique ne doit toutefois pas masquer qu'un auteur ne considère jamais de façon isolée un régime unique de l'image. Il exprime systématiquement des attractions *et* des répulsions. BACHELARD stigmatise par exemple une série d'obstacles (que nous avons rapprochés du régime nocturne) dont le dépassement permet l'affirmation du nouvel esprit scientifique (que nous avons associé au régime diurne). L'orientation symbolique est l'expression d'une préférence, la manifestation d'une hiérarchie de valeurs imaginaires. Un épistémologue privilégie toujours une structure symbolique par rapport à une autre,

jamais dans l'absolu. Cette dimension relationnelle avait été pressentie par DURAND (1968): « chacune des grandes constellations structurales peut être jugée négativement par les deux autres ».

Par ailleurs, l'affirmation d'une préférence imaginaire n'exclut pas l'attrait *ponctuel* pour un thème symboliquement discordant. Une dominante n'est donc pas une exclusive. Par exemple, SERRES, globalement hostile à la logique schizomorphe, admet une affinité pour les thèmes diurnes de pureté, de cohérence et de fulgurance inhérents au raisonnement mathématique. Cette possibilité d'incursion transgressive constitue, pour DURAND, une propriété fondamentale de la fonction imaginante : « dans les états psychiques normaux, on n'a jamais une séparation nette des régimes ; seule l'exception pathologique bloque l'homme dans une structure exclusive » (DURAND G., 1968). Néanmoins, toutes les transgressions ne sont pas également possibles. Certains écarts semblent davantage plausibles : il en va ainsi de la sensibilité à un thème mystique pour un auteur à dominante synthétique et réciproquement ; à l'inverse, l'affinité pour un item schizomorphe chez un auteur à dominante nocturne s'avère moins fréquente. Nous reviendrons dans le paragraphe *Discussion en retour sur la classification des images* sur l'existence de ces connexions préférentielles.

Perspectives d'approfondissement empirique

Il conviendrait tout d'abord de diversifier les corpus soumis à l'analyse archétypologique. A un premier niveau, nous pourrions considérer, pour chaque philosophe ici étudié, de nouveaux textes épistémologiques : l'inspiration imaginaire de BACHELARD dans *La formation de l'esprit scientifique* concorde-t-elle avec celle prévalant dans *La philosophie du non* ? Il s'agit de sonder la cohérence symbolique d'un auteur, non plus à l'échelle d'un ouvrage, mais d'une œuvre prise dans sa globalité. Plus précisément, il conviendrait d'inclure, dans un corpus complémentaire, des textes qualifiables d'« appliqués », c'est-à-dire des réflexions développées par les épistémologues sur des disciplines scientifiques précises, des domaines d'étude circonscrits, des théories spécifiques, des controverses programmatiques délimitées. L'influence symbolique repérée dans les « professions de foi épistémologiques » se retrouve-t-elle, pour chacun des trois auteurs considérées, dans leurs analyses plus opérationnelles ?

A un second niveau, nous pourrions inclure dans le corpus de nouveaux épistémologues, comme POPPER ou FEYERABEND. La confrontation des analyses pourrait permettre, à terme, de cartographier la diversité des influences symboliques de la production épistémologique. Pourrait également être mis à jour un réseau d'affinités et inimitiés d'ordre symbolique. Deux auteurs partageant un ancrage symbolique commun sont-ils plus proches théoriquement ? Inversement, des discordances imaginaires amplifient-elles des oppositions conceptuelles, comme le soutient

CANGUILHEM (1952) pour la théorie cellulaire ? Les présentes analyses apportent quelques éléments préliminaires de réponse. SERRES, dont la dominante symbolique est mystique, reconnaît par exemple une réticence pour l'épistémologie diurne de BACHELARD qui « consomme la rupture entre les sciences et les humanités ; or, nous n'avons ni deux cerveaux, ni deux corps, ni deux âmes. Métissage voilà mon idéal de culture » (SERRES M., 1992, p. 51). MORIN (1994), dont *La connaissance de la connaissance* est d'inspiration synthétique, émet lui aussi des réserves quant à la thèse bachelardienne des « profils épistémologiques » (BACHELARD G., 1940) qui pêche par finalisme et évolutionnisme.

Le second axe d'approfondissement interroge la sensibilité différentielle des divers auteurs aux bassins imaginaires : comment rendre raison de l'affinité de SERRES pour la sémantique mystique quand BACHELARD la répugne ? Pour BACHELARD (1938), « la source du symbolisme est à rechercher dans l'univers des fantasmes » : « les métaphores portent toujours le signe de l'inconscient ». DURAND (1968) corrobore lorsqu'il incite à « rechercher les motivations des symboles dans les comportements élémentaires du psychisme humain ». Une première piste d'investigation clinique pourrait consister, après DURAND, à identifier d'éventuelles convergences entre d'une part des souscriptions imaginaires singulières et d'autre part des profils psychiques typiques. Ainsi, pour l'auteur des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, le régime diurne est une euphémisation de la schizophrénie, laquelle se manifeste par une angoisse de la division et un besoin d'unité, de solidité et d'abstraction. Il ne s'agit en aucun cas de caractériser quiconque sur un mode pathologique mais de considérer que la maladie révèle, dans son excès même, des aspects peu visibles des processus cognitifs sains. En outre, une sensibilité symbolique ne peut être déduite mécaniquement d'un profil psychique : pour DURAND (1968), « le comportement caractériel de la personnalité ne coïncide pas forcément avec le contenu symbolique des représentations contenues dans son œuvre ». La raison en est que « l'image peut également avoir, vis-à-vis des conduites quotidiennes, une fonction compensatoire ». Toutefois, reconnaître que les « images ne coïncident pas nécessairement avec le comportement psycho-social » ne doit pas conduire à nier les racines psychiques des adhésions imaginaires. Dans la mesure où, selon DURAND, « le corps exerce un effet normatif sur le contenu de la psyché », nous émettons l'hypothèse que des sensibilités symboliques spécifiques pourraient être déterminées par des causalités de nature somatique, comme des préférences esthétiques-perceptives (BESNIER J. M., 2005) ou des images inconscientes du corps (ANZIEU D., 1981).

Au-delà de ces déterminations psychiques, la priorité accordée par un chercheur donné à un régime de l'image pourrait résulter de convictions éthiques, de considérations axiologiques. A

l'instar de ce que soutient QUIDU (2009) sur les préférences *thématiques* (HOLTON G., 1981) des savants, certaines images privilégiées s'imposent à l'épistémologue parce qu'elles entrent en résonance avec des expériences vécues et coïncident avec des problématiques personnelles. Par l'entremise de son adhésion symbolique, le savant s'engage à tenir sa parole, à demeurer fidèle à lui-même, à préserver son intégrité morale (RICŒUR P., 1990). Cette « promesse faite à soi-même » implique la part éthique de l'identité ou ipséité (TRUC G., 2005). Par exemple, SERRES (1992), victime de nombreux conflits armés, envisage son œuvre épistémologique comme une entreprise de pacification. Il s'érige dès lors contre une série de thèmes diurnes, jugés discriminatoires voire belliqueux.

L'existence de déterminations causales (psychiques, corporelles) et de préférences personnelles (éthiques, axiologiques) n'épuisent toutefois pas l'explication de la sensibilité différentielle des auteurs aux trois bassins de l'imaginaire. En effet, l'influence du symbolisme s'exerce à *propos* d'objets empiriques ou de domaines du réel bien circonscrits, dans le *contexte* théorique d'une époque et d'une discipline. Ce contexte est marqué par des controverses paradigmatiques, des innovations programmatiques, des découvertes expérimentales marquantes. Ainsi l'œuvre épistémologique de Gaston BACHELARD, notamment pour ce qui est de *La formation de l'esprit scientifique*, doit-elle être resituée eu égard aux renouvellements profonds dans le domaine de la physique, notamment la théorie quantique en microphysique et la relativité générale. BACHELARD fait lui-même remonter « l'ère du nouvel esprit scientifique » à 1905, « date à laquelle la relativité einsteinienne vient déformer des concepts primordiaux que l'on croyait à jamais immobiles ; à partir de là, la raison multiplie ses objections » (BACHELARD G., 1940). Plus largement, BACHELARD est confronté à un ensemble de renouvellements scientifiques qui convergent pour « faire éclater l'épistémologie traditionnelle » (BACHELARD G., 1940). Les découvertes contemporaines concourent à développer une physique non-newtonienne (physique des matrices de HEISENBERG, mécanique de DIRAC), une chimie non-lavoisienne, une logique non-aristotélicienne (FEVRIER) ou encore une géométrie non-euclidienne (RIEMANN). Pour BACHELARD (1940), « c'est du côté géométrique, par la voie de la géométrie non-euclidienne, que sont apparues les premières dialectiques scientifiques ». Initialement indépendantes, ces diverses généralisations dialectiques se sont ensuite « cohérées » attestant d'une structure du réel plus que jamais distante des apparences perçues. En nous permettant quelques anachronismes, le réel apparaît « voilé » (D'ESPAGNAT B., 1994) ou « non-figuratif » (CHALMERS A., 1991). Suivons BACHELARD (1940) lui-même : « la science contemporaine conquiert un nouveau type de représentation, donc un nouveau monde ». Le système ternaire classique qui solidarise logique aristotélicienne, géométrie euclidienne et physique

newtonienne, celui-là même qui concordait avec nos intuitions communes, est ainsi déconstruit dans son universalité. D'autres constructions sont désormais possibles, ne continuant plus la connaissance vulgaire mais naissant d'une réforme de ses postulats. BACHELARD profite de ces enseignements scientifiques pour déterminer des structures spirituelles nouvelles : « des modifications si profondes doivent retentir sur tous les *a priori* de la connaissance » (BACHELARD G., 1940). Il recherche alors un à un les axiomes à dialectiser et développe un rationalisme non-kantien au sein duquel « seule la science est normative de l'usage des catégories » : « les découvertes modernes sont solidaires d'une dialectique des principes de raison ; il faut en accepter la leçon » (BACHELARD G., 1940). Ces découvertes contre-intuitives (qui remettent par exemple en cause la croyance absolue en l'immutabilité des catégories de temps, d'espace et de matière) incitent BACHELARD (1940) à promouvoir une rupture vis-à-vis de la connaissance ordinaire et de l'expérience première : « la microphysique oblige à penser autrement que ne l'obligerait une structure invariable de l'esprit ». Ce souci de la rupture vis-à-vis des intuitions sensibles s'épanouira dans une influence de la sémantique schizomorphe et ce d'autant plus ardemment que BACHELARD considère que la philosophie doit s'adapter voire recréer sa culture au contact des découvertes scientifiques : « la science instruit voire ordonne la philosophie » et « la raison doit obéir à la science la plus évoluée, mieux à la science évoluant » (BACHELARD G., 1940). La doctrine traditionnelle d'une raison immuable est une philosophie périmée. BACHELARD vise notamment la doctrine réaliste de MEYERSON qui prétend conserver ses absolus dans le temps au moment même où la science en prouve le déclin (CANGUILHEM G., 1968). Le philosophe doit sortir de sa caverne dogmatique et se montrer à la hauteur conceptuelle des sciences dont il traite. Pour BACHELARD (1940), « l'esprit a une structure variable dès l'instant où la connaissance a une histoire ». Chaque crise de croissance scientifique implique une refonte totale de l'esprit et de la philosophie qui s'appliquent en déterminant le déplacement de leurs principes. Cette leçon incite notamment BACHELARD à privilégier l'abstraction et la mathématisation. CANGUILHEM (1968) montre le statut de « science royale » que revêt la mathématique chez BACHELARD, qui a célébré la méthode de LAME : « le calcul doit tout faire : il doit fournir l'hypothèse, construire le phénomène, non pas étudier les lois, mais les découvrir ». Pour BACHELARD, « le réaliste veut toujours poser l'objet avant ses phénomènes, c'est une philosophie du *comme* » ; à l'inverse, dans la philosophie dialectique, du *pourquoi pas*, « l'idée devance le fait ». Dit autrement, « les sciences contemporaines inventent des éléments avant de les découvrir » (ANDRIEU B., 2000, p. 11). Pour BACHELARD, « un physicien ne connaît vraiment une réalité que lorsqu'il l'a réalisée ; une théorie est une vérité mathématique à la recherche de sa réalisation ». Ainsi DIRAC

examine-t-il d'abord la manière de se propager avant de définir ce qui se propage. La réalisation de la théorie prime sur la réalité immédiate.

De leur côté, les œuvres épistémologiques de Michel SERRES et Edgar MORIN s'insèrent dans un contexte théorique de contestation des explications déterministes, prescriptives et linéaires - notamment en physique et biologie - au profit de l'émergence des modèles de la complexité, de l'auto-organisation et de l'émergence. Les théories des systèmes non linéaires sont notamment attentives aux questions de l'imprévisibilité, du désordre constructif et de l'autonomie. En ce sens, les réflexions de ces deux auteurs sont parties prenantes d'une réorientation symbolique plus globale vers les sémantiques nocturnes (voir la section *Vers la consolidation d'un nouveau bassin sémantique*).

Il ne s'agit pas pour autant de réduire l'ancrage symbolique de l'œuvre épistémologique d'un auteur aux découvertes scientifiques majeures de son époque et à son objet empirique de prédilection. Dans une même configuration théorique, des philosophes distincts sont en effet susceptibles de produire des œuvres épistémologiques non superposables présentant des ancrages imaginaires contrastés. Au final, l'influence spécifique d'un régime de l'image chez un épistémologue donné doit être expliquée par l'interaction de *causes* (voir les divers types de déterminations psychiques, somatiques et perceptives), de *raisons* (voir les notions de préférences axiologiques et de convictions éthiques) et d'*éléments de contexte scientifique* (objets empiriques pris pour matrices des réflexions épistémologiques, découvertes et controverses théoriques contemporaines).

Discussion en retour sur la classification des images

Le projet d'archétypologie générale formulé par DURAND (1968) est ambitieux : il ne s'agit pas moins que de « décrire un *mundus* de l'imaginaire qui cernerait toute pensée possible, y compris la soi-disant objectivité ». À partir d'une méthode par convergence, l'auteur « répertorie et catégorise les archétypes fondamentaux » autour desquels s'organisent les images dans des domaines aussi variés que les mythes et légendes, la poésie, l'art, la religion, la philosophie... Est ainsi élaborée la classification tripartite des images.

Dans le présent compte-rendu, nous avons utilisé cette catégorisation comme une grille d'analyse d'un corpus empirique original, les œuvres épistémologiques de BACHELARD, SERRES et MORIN. L'enquête descriptive, qui a révélé la cohérence imaginaire de ces travaux, doit être mobilisée en retour pour discuter la validité interne de la classification isotopique qui lui a servi de référence.

Envisageons tout d'abord la cohérence intrinsèque des divers analyseurs (principes logiques, réflexes dominants, organes prioritaires, archétypes substantifs...) au sein d'une même structure de l'image. Nos analyses indiquent une congruence satisfaisante. Considérons tout d'abord l'affinité mystique de SERRES : le raisonnement analogique est associé à une prévalence des perceptions internes et du réflexe digestif, à la préférence pour les qualificatifs « chaud, intime, profond, visqueux » et les substantifs « centre, cœur ». Chez MORIN, le schème synthétique de reliance est systématiquement accolé au réflexe de copulation et à la valorisation de l'historicité. Au final, étant donnés une structure de l'image et un auteur, les divers items dégagés par DURAND se répondent avec cohérence et logique.

Considérons ensuite les relations tissées entre ces trois structures. Les résultats corroborent tout d'abord DURAND quand il évoque l'exclusivité et l'intolérance propres à la structure schizomorphe, close sur elle-même dans sa quête de (sur-)cohérence. Ainsi, BACHELARD, de sensibilité diurne, noue-t-il peu de contacts avec les symboles mystiques et synthétiques. L'exacerbation de la polémique et de l'antithèse rend difficile l'instauration de dialogues respectueux avec les alternatives imaginaires, d'emblée rejetées dans l'irrationnel. Un tel régime, guerrier et agressif, est récusé de concert par SERRES et MORIN, depuis des dominantes respectivement mystique et synthétique, plus ouvertes à la contradiction et à la pluralité. Celles-ci sont dès lors plus à même de nouer des connexions durables. Dit autrement, « structures synthétique et mystiques se prolongent mutuellement et se liguent contre l'exclusive schizomorphe ». Une telle collaboration se retrouve chez SERRES et MORIN, qui associent fréquemment l'analogie et la dialogique, la fusion et la reliance. Nous corroborons ici la proposition théorique de DURAND, bien que l'auteur soit lui-même revenu dessus, de superposer à la tripartition des structures *schizomorphe-mystique-synthétique* une bipartition des régimes *diurne-nocturne*. Le premier régime est occupé exclusivement par la structure schizomorphe quand le second abrite une coalition mystique-synthétique. Pour DURAND (1968), « la liaison affective des phénomènes de succion et de copulation se retrouve au niveau des grands symboles, les symboles de l'avalage ayant souvent des prolongements sexuels ».

Nos résultats confirment enfin l'intuition de DURAND pour qui les symboles synthétiques sont susceptibles de dérives vers le schizomorphe : « l'image de l'arbre fait passer de la rêverie cyclique à la rêverie progressiste ». Ce glissement est repérable chez MORIN lorsque la cohérence trouvée dans la contradiction finit par déboucher sur une philosophie téléonomique de l'histoire. La temporalité devient finaliste en même temps que la tonalité se fait messianiste et révolutionnaire.

L'imagination comme « fonction transcendante » (DURAND G., 1968)

La mise en évidence de dominantes symboliques dans les épistémologies de Bachelard, Serres et Morin exige une remontée en généralité vers la thèse de l'imagination comme fonction transcendante. Après que l'influence du symbolisme a été démontrée en philosophie (DURAND G., 1968) puis en science (QUIDU M., 2012), le présent compte-rendu en fait la démonstration pour la philosophie des sciences. Ces résultats accréditent l'idée suivant laquelle, y compris en épistémologie, « toute pensée repose sur des schémas généraux la façonnant inconsciemment » (DURAND G., 1968). La jonction entre l'imaginaire et les processus rationnels s'opère au moyen des archétypes. Ceux-ci prennent la forme de *thêmata* (HOLTON G., 1981), définis comme des options ontologiques irréfutables sur l'essence des phénomènes.

Au final, la connexion entre la pensée symbolique et l'activité scientifique ou épistémologique ne doit pas être vue comme contingente et ponctuelle mais *matricielle et intrinsèque*. Une telle conception exige de nuancer BACHELARD (1938) pour qui « la pensée préscientifique est fortement engagée dans la pensée symbolique » (BACHELARD G., 1938, p.121) et DURAND déclarant que « l'épistémologie contemporaine est marquée par une revalorisation du symbolique » (DURAND G., 1968) A l'opposé de ces remarques, l'ancrage symbolique de toute activité théorique s'avère transhistorique ; l'influence peut en revanche s'ancrer dans des régimes *variables* de l'imaginaire. La variabilité des syntaxes de référence constitue le seul élément *conjoncturel*. BACHELARD omet ainsi que sa propre doctrine puise dans la sémantique diurne ; DURAND en fait de même occultant que la rationalité classique résonnait avec le régime diurne tandis que les révolutions épistémologiques ont une inscription nocturne. Les travaux de SERRES et MORIN, partageant cette influence, sont parties-prenantes de cette révolution. Leurs œuvres participent d'un vaste mouvement de réorientation symbolique, irréductible au champ de l'étude des sciences.

Vers la consolidation d'un nouveau « bassin sémantique » (DURAND G., 1996)

Un bassin sémantique définit l'orientation symbolique globale d'une époque. Celle-ci traverse un large spectre d'activités (science, philosophie, art, religion...). Les mutations imaginaires constatées dans un domaine sont concomitantes de transformations homologues affectant d'autres sphères. Il semblerait que le bassin sémantique contemporain participe du régime nocturne, dont les épistémologies de SERRES et MORIN ne sont que de très locales manifestations. Mentionnons quelques actualisations symptomatiques de ce bassin.

Dans l'espace académique, plusieurs paradigmes innovants partagent une sensibilité ontologique en ligne avec les structures mystique et synthétique (QUIDU M., 2012). Il en va ainsi

chez PRIGOGINE & STENGERS (1992) ouvrant la physique aux problématiques de l'instabilité et de l'imprévisibilité. En biologie, via l'énaction, VARELA (1989) privilégie les notions de couplage et d'autonomie. Enfin, dans le champ des sciences humaines et sociales, des thématiques nocturnes analogues sont développées (DOSSE F., 1995) : prise en compte des processus, du désordre constructif, des dynamiques auto-organisationnelles ; valorisation des idées de pluralité, de circulation, de médiation, de réseau,...

La réorientation symbolique nocturne contamine d'autres secteurs d'activités, plus praxiques. Il en va ainsi dans les domaines économique et pédagogique. Dans ce premier espace, BARBIER & DURAND (2003) constatent l'émergence d'un modèle inédit de production dominé par les principes de participation, de flexibilité, de pilotage par l'aval, par opposition au schéma diurne prescriptif, hiérarchique et centraliste. Concernant l'enseignement, DELIGNIERES (2009) promeut une pédagogie de la compétence, définie comme une capacité à maîtriser des situations complexes, évolutives, indéterminées et équivoques.

Le champ artistique n'est pas exempt de cette mutation. La danse contemporaine (FAURE S., 2000) conteste la rigidité du ballet classique au profit de la singularité d'un geste ressenti intérieurement. Le mouvement devient adaptatif et s'ouvre à l'émergence et l'aléa. L'espace se diversifie : non plus réduit aux dimensions verticale, haute et linéaire ; il intègre désormais la périphérie, devient asymétrique.

Au final, l'idée d'une « coalescence des sciences, des arts, des préoccupations techniques autour d'un thème mythique unique caractéristique d'une époque » (DURAND G., 1996) semble se confirmer. L'exclusive schizomorphe décrite par DURAND en 1968 semble désormais contestée au point de former un bassin nocturne. Comment rendre raison d'une telle bascule de l'imaginaire de référence ? Durand (1968) suggère une hypothèse prometteuse : le régime dominant d'une époque exerce une oppression sur les autres bassins. Ces derniers, refoulés, finiraient par se rebeller puis se défouler : des aspirations archétypales frustrées se projettent ainsi dans les générations ultérieures. Ce mécanisme dialectique « oppression-révolte » expliquerait les diastoles et systoles de l'histoire de l'imaginaire.

Vers une compréhension renouvelée des controverses théoriques

Envisager la succession des dominantes symboliques ne doit toutefois masquer le fait qu'au sein de chaque période les régimes opprimés continuent, discrètement, à s'exprimer. La cohabitation de dynamismes imaginaires antagonistes peut générer des controverses épistémologiques.

L'appréhension synchronique des rapports de force entre régimes contrastés de l'image permet d'éclairer, d'un jour nouveau, la problématique des controverses épistémologiques, largement investie par l'histoire, la sociologie et la philosophie des sciences (BERTHELOT J. M., 2002). L'hypothèse sous-jacente pressent que les controverses paradigmatiques sont surdéterminées par des conflits d'images. Dit autrement, les querelles scientifiques résulteraient (ou tout du moins seraient exacerbées par) des différences de régimes d'images. CANGUILHEM (1952), analysé par DURAND (1968), montre que les débats inhérents à la théorie cellulaire en biologie se fondent sur une dissension entre représentations continue (la cellule comme enveloppement) *versus* discontinue (la cellule comme cloison) de la matière, dissension faisant écho au conflit symbolique entre structures mystique *versus* schizomorphe.

L'interprétation archétypologique permet également de repenser la « guerre » entre sciences dures *versus* molles (MIDOL N., 1998). Pour les savants sensibles à l'imaginaire schizomorphe, le mou serait une forme de désignation péjorative, stigmatisant une moindre rationalité ; le dur renverrait à un gage de solidité et de cohérence. A l'inverse, les scientifiques adhérant à l'imaginaire nocturne projettent dans la mollesse les qualités d'ouverture, de mélange et d'adaptation ; la dureté y est en revanche perçue négativement comme pétrification et agression. Rapportons les propos de SERRES (1992) : « la guerre est solide quand le liquide court vers la fragilité. Je propose une philosophie fluide, de la faiblesse pour le tiers et le quart mondes pendant que les repus dorment à l'ombre des armes ». De son côté, MORIN (1994) écrit : « aucune carapace doctrinaire n'est venue figer son intellect. Je me sens animé par l'esprit de la vallée qui reçoit toutes les eaux qui se déversent en elle ». Au final, la controverse épistémologique du *dur contre le mou* semble radicalisée par des divergences simultanément symboliques et éthiques.

De la « juste » relation entre science-épistémologie et symbolisme

Réfléchir les liens entre activité rationnelle et pensée symbolique ne revient en aucun cas à les amalgamer. Démontrer que les épistémologies de BACHELARD, SERRES et MORIN possèdent une dominante symbolique ne signifie nullement qu'elles s'y réduisent et que leurs valeurs théoriques doivent être discréditées. Notre position normative est proche de CANGUILHEM (1952) : « reconnaître que les théories ne naissent pas des faits mais d'archétypes lointains, en petit nombre et survivant aux révolutions scientifiques, ne conduit à conclure qu'il n'y a point de différence entre science et mythologie ». En revanche, « à vouloir dévaloriser radicalement, sous prétexte de dépassement théorique, d'antiques intuitions », on en permet la « réintégration dans la pensée ». Proche est la position de BERTHELOT (1990) pensant la genèse de la science dans le symbole et les efforts de cette

première pour s'en émanciper. Récusant le relativisme, il développe un rationalisme historique : plutôt que de « penser la démarcation entre science et symbolisme comme une frontière entre domaines étanches », il est préférable de la considérer comme « une exigence au sein d'un procès de connaissance toujours menacé de substituer ses certitudes internes à l'analyse rigoureuse des faits ».

Moins réaliste semble la posture de BACHELARD (1938) préconisant une « purge totale » vis-à-vis des influences symboliques considérées comme des obstacles. Ainsi, pour l'épistémologue, « toute recherche objective se fait contre la fonction fantastique ; la science est produite par le refoulement du lyrisme mythique ». Dès lors, « le scientifique doit se montrer iconoclaste ». BACHELARD reconnaît toutefois la difficulté voire l'impossibilité d'une telle décoloration : « les images scientifiques n'effacent jamais complètement les images premières et leur halo imaginaire ». En d'autres termes, « les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique contemporaine ». En dépit « des succès de la pensée élaborée », BACHELARD constate une sourde permanence de l'idolâtrie de l'alchimiste dans l'ingénieur ». Au final, « l'esprit peut changer de métaphysique mais il ne peut se passer de métaphysique ». La conception par rupture franche doit donc être aménagée.

A un premier niveau, il s'agirait d'outiller le théoricien pour qu'il développe une « conscience de soi symbolique » : le symbolisme peut constituer une source d'inspiration ontologique pour le savant, à la stricte condition d'être explicité. Ce que BACHELARD (1938) confirme : « notre imagination, jusque dans les sciences exactes, est une sublimation ; elle est utile mais peut tromper tant que l'on ne sait pas ce qu'on sublime et comment l'on sublime. Elle n'est valable qu'autant qu'on en a psychanalysé le principe ». Cette ascèse résonne avec la proposition d'HEIDEGGER (1986) pour qui : « la condition fondamentale de possibilité d'un juste savoir est le savoir des présuppositions fondamentales de tout savoir ». Contre l'illusion tendance d'absence de présupposés, le savant est encouragé à expliciter ses préférences ontologiques. Ainsi BACHELARD l'interpelle-t-il : « donnez-nous surtout vos idées vagues et fixes, vos convictions sans preuves ; livrez-nous, non pas votre empirisme du soir, mais votre vigoureux rationalisme du matin, l'*a priori* de votre rêverie mathématique, la fougue de vos projets, vos intuitions inavouées ».

En somme, il n'est plus question de rompre en bloc avec ces engagements imaginaires, qui demeurent des « fictions nécessaires à l'activité scientifique » (HOLTON G., 1981), mais d'en régler l'usage. La sensibilité pour un thème symbolique ne peut se substituer au travail d'administration de la preuve en s'érigant en base autosuffisante de justification : ainsi, pour BERTHELOT, « si est science ce qui admet l'exigence de la preuve, un système de connaissance qui n'appelle pour justifier ses propositions qu'à un engagement ontologique en se soustrayant à la

critique et à l'épreuve des faits ne peut être considéré comme telle » (BERTHELOT J. M., 1990). Dit autrement, ce n'est pas parce qu'une théorie est conforme à ses préférences symboliques qu'elle est valide ou meilleure qu'une autre. A l'inverse, en s'appuyant sur la proposition pragmatique (BOUVERESSE J., 2007) de LAKATOS (1994), il apparaît judicieux, non pas de débattre *a priori* de la validité d'une influence symbolique, mais d'évaluer *a posteriori* sa fécondité heuristique, c'est-à-dire sa capacité à générer des faits inédits.

BIBLIOGRAPHIE

ANDRIEU, Bernard. « Au XXe siècle, la subjectivité des sciences », *Le Portique*, 5 (2000), p. 1-15.

BACHELARD, Gaston. (1973, [1929]). *Le Pluralisme cohérent de la chimie moderne*, Paris, J. Vrin (coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques).

BACHELARD, Gaston. (2004, [1938]). *La formation de l'esprit scientifique – Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, J. Vrin (coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche).

BACHELARD, Gaston. (2002, [1940]). *La philosophie du non*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Quadrige. Grands Textes).

BACHELARD, Gaston. (1951). *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Bibliothèque de philosophie contemporaine-Logique et philosophie des sciences).

BARBIER, Jean-Marie & DURAND, Marc (2003). « L'activité, un objet intégrateur pour les sciences sociales ? », *Recherche et formation*, 42, (2003), p. 99-117.

BERTHELOT, Jean-Michel. (1990). *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Sociologie d'aujourd'hui).

BERTHELOT, Jean-Michel. (2002). « Pour un programme sociologique non réductionniste en étude des sciences », *Revue européenne des sciences sociales*, XL, 124 (2002), p. 233-252.

BESNIER, Jean-Michel. (2005). « Réinventer le mythe de la science », *Sciences & Avenir*, 144 (2005), p. 10-13.

BOUVERESSE, Jacques. (2007). *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, Marseille, Agone (Coll. Banc d'essais).

CANGUILHEM, Georges. (1993, [1952]). *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin (coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche).

CANGUILHEM, Georges. (1994, [1968]). *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, J. Vrin (coll. Problèmes & Controverses).

- CHALMERS, Alan. (1991). *La Fabrication de la science*, Paris, La Découverte (coll. Sciences et société).
- DELIGNIERES, Didier. (2009). *Complexité et compétences*, Paris, Éditions Revue EPS (coll. Recherche et formation).
- D'ESPAGNAT Bernard. (1994). *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*, Paris, Éditions Fayard (coll. Le Temps des sciences).
- DOSSE, François. (1995). *L'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte & Syros (coll. Essais et Documents).
- DURAND, Gilbert. (1992, [1968]). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod (coll. Psycho Sup).
- DURAND, Gilbert. (1996). *Introduction à la mythodologie*, Paris, Albin Michel (coll. La Pensée et le sacré).
- FAURE, Sylvia. (2000). *Apprendre par corps*, Paris, La dispute.
- FEYERABEND, Paul. (1988, [1979]). *Contre la méthode*, Paris, Seuil (coll. Points Sciences).
- HEIDEGGER, Martin. (1986, [1927]). *Être et temps*, Traduit de l'Allemand par François VEZIN, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de philosophie).
- HOLTON, Gerald. (1981). *L'imagination scientifique*, Traduit de l'anglais par Jean-François ROBERTS, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque des Sciences humaines).
- MORIN, Edgar. (1985 [1980]). *La Méthode, tome II, La Vie de la vie*, Paris, Seuil (coll. Points).
- MORIN, Edgar. (1986). *La Méthode, tome III, La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil (coll. Points).
- MORIN, Edgar. (2007). *Sociologie*, Paris, Points (coll. Points Essais).
- MORIN, Edgar. (2011). *Mes philosophes*, Paris, Germina (coll. Cercle de philosophie).
- MIDOL, Nancy. (1998). « Les STAPS et leur identité scientifique : la guerre du dur contre le mou », *Quelles sciences pour le sport*. Études réunies par Gérard KLEIN, Toulouse, LARAPS & AFRAPS (1998), p. 21-26.
- LAKATOS, Imre. (1994). *Histoire et méthodologie des sciences : Programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, Traduit de l'anglais par Catherine MALAMOUD et Jean-Fabien SPITZ sous la direction de Luce GIARD, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Bibliothèque d'histoire des sciences).
- POPPER, Karl. (1991). *La connaissance objective. Une approche évolutionniste*, Traduit de l'anglais et préface par Jean-Jacques ROSAT, Paris, Flammarion (coll. Champs Essais).

- PRIGOGINE, Ilya. & STENGERS, Isabelle. (1992, [1988]). *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion (coll. Champs sciences).
- QUIDU, Matthieu. (2011). « L'aventure du corps dans l'épistémologie au 20^{ème} siècle », *Le corps du chercheur*. Études réunies par Bernard ANDRIEU, Nancy, Presses Universitaires de Nancy (coll. Épistémologie du corps), 2011, 107-132.
- QUIDU, Matthieu. (2012). « Les résonances symboliques des innovations paradigmatiques contemporaines », *Les sciences du sport en mouvement*. Études réunies par Matthieu QUIDU, Paris, L'Harmattan (coll. Mouvement des Savoirs), 2012, 187-214.
- QUIDU, Matthieu & FAVIER-AMBROSINI, Brice. (2013). « Du symbolisme des épistémologues : étude de cas chez Gaston Bachelard », *Sociétés, revue des sciences humaines*, 121 (2013), p. 29-40.
- RICŒUR, Paul. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil (coll. Points Essais).
- SERRES, Michel. (1990). *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Epiméthée).
- SERRES, Michel. (1992)., *Éclaircissements. Cinq entretiens avec Bruno LATOUR*, Paris, Flammarion (coll. Champs).
- SERRES, Michel. (1993). *Les origines de la géométrie : tiers livre des fondations*, Paris, Flammarion (coll. Champs).
- TRUC, Gêrôme. (2005). « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés*, 8 (2005), p. 47-67.
- VARELA, F. (1989). *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*. Paris, Seuil (coll. La couleur des idées).

RESUME

Dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Durand (1968) soutient le caractère « fondamental » de la fonction d'imagination. Celle-ci constitue la matrice originelle à partir de laquelle toute pensée rationnelle se déploie. L'ancrage symbolique de l'activité théorique a d'ores et déjà été démontré pour la philosophie et la science. Le présent travail prolonge l'interrogation quant au champ de la philosophie des sciences. Trois études de cas sont proposées, portant sur *La formation de l'esprit scientifique* (Bachelard, 1938), *Eclaircissements* (Serres, 1992) et *La connaissance de la connaissance* (Morin, 1986). En se référant à la classification isotopique des images, les œuvres s'inscrivent dans une « dominante » symbolique spécifique : *schizomorphe* chez Bachelard, *mystique* chez Serres, *synthétique* chez Morin. Au final, chacune des trois constellations imaginaires est apparue comme susceptible d'inspirer une philosophie des sciences particulière. Elles

se constituent en répertoires de représentations ontologiques structurantes pour l'étude rationnelle des sciences.